S Clermont Tonnere
FRC 7692.a
Case
FRC
16338

AU PEUPLE DE PARIS.

PAR UN MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir.
RAC. ATH.

THE NEWBERRY
LIBRARY

AU PEUPLE DE PARIS.

PAR UN MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir.
RAC. ATH.

CITOYENS, votre intérêt seul me force à prendre la plume ; liſez-moi ſans faveur & ſans préjugé : examinez attentivement & les hommes & les circonſtances. — Sur-tout, en vous décidant, ſouvenez-vous de la liberté, de cette liberté dont les paſſions des deux partis vous éloignent malgré nos efforts.

Habitans de la capitale, vous avez bien mérité de la patrie. A peine avez-vous ſu que la liberté exiſtoit, qu'avant même d'en pouvoir goûter les douceurs, vous en avez dévoré les difficultés, vous lui avez ſacrifié vos goûts, vos jouiſſances, votre luxe, votre commerce & toutes les habitudes de votre vie ; cela eſt bien, & l'on ne devoit pas attendre moins des François.

Mais pendant que toutes vos vues étoient pures, que toutes vos démarches étoient nobles, que vous ne vouliez que la liberté, il exiſtoit à côté de vous, au milieu de vous, une race d'hommes pervers dont toutes les vues étoient corrompues, dont toutes les démarches étoient criminelles, & qui ne vouloient que remplacer, par leur deſpotiſme, celui que vous aviez détruit.

Confondre ſans ceſſe leurs œuvres avec les vôtres, telle a été, telle eſt encore la tâche des coupables ; ſéparer ſoigneuſement vos vertus de leurs crimes, telle doit être conſtamment la vôtre.

La liberté, l'égalité, la sûreté des hommes & des propriétés, voilà votre conquête, voilà le fruit de la révolution que nous avons faite, voilà l'héritage que vous laiſſerez à vos enfans ; mais il faut que cet héritage ſacré leur parvienne ſans altération ; il faut qu'aucune tache ne ſouille vos ſuccès ; il faut qu'en liſant vos noms honorés par l'hiſtoire, vos enfans puiſſent ſe dire : *ces noms ſont purs comme la liberté que nos peres nous ont tranſmiſe.* Voilà mon vœu, voilà le vôtre, & voilà l'objet de la crainte de ceux qui fuient la lumiere que nous cherchons ; voilà ce que nous devons vouloir & ce qu'ils prétendent empêcher.

Avant de vous parler des nouveaux projets de vos ennemis, je reviens ſur leurs anciens

forfaits. Je ne dirai que ce qui eſt vrai, que ce que vous ſavez tous, mais ſans peut-être y avoir aſſez réfléchi.

Au moment où nous voulûmes tous être libres nous ſentîmes qu'il falloit briſer en même tems & le joug du deſpotiſme qui peſoit ſur toutes nos têtes, & celui de la hiérarchie des préjugés des corps qui ſoumettant le citoyen au citoyen, rendoit la moitié de la nation complice de l'aſſerviſſement général ; des intérêts ou des préjugés luttoient ſeuls contre cette révolution néceſſaire.

Lorſque les communes conſtituées en aſſemblée nationale ont été fortifiées par la majorité du clergé & par la minorité de la nobleſſe, la révolution a été faite ; elle l'a été tellement que ſes ennemis, que les amis des anciens abus ont appellé des troupes, ont formé des cabales, ont employé tous leurs moyens pour renverſer l'ouvrage du peuple françois. Les paſſions qui ne voient jamais que l'homme dans la choſe qui les affecte, & qui voyoient dans le réſultat du conſeil du 27 décembre la cauſe de la révolution, crurent que l'œuvre de M. Necker périroit avec lui, & tous les efforts dirigés contre ce miniſtre, mais auſſi mal calculés que criminellement conçus, n'ont abouti qu'à cauſer une inſurrection totale, inſurrection dont les fruits ont été la certitude de la révolution, le retour

du miniſtre & le déſeſpoir des ennemis de la choſe publique.

Mais avant même que cette inſurrection fût certaine, vos repréſentans oppoſoient au deſpotiſme le calme & l'opiniâtreté de la vertu.

Voilà, citoyens, ce que nous avons fait & ce que vous avez fait vous-mêmes.

Voici maintenant les circonſtances étrangeres à vous & à nous qui ont eu lieu dans le même tems.

Des émiſſaires que ni vous ni nous n'avons envoyés ſe ſont, au même jour, à la même heure, montrés dans tout le royaume, ſe ſont emparés de l'inſurrection générale, ont appellé à des excès les paiſibles habitans des campagnes, les ont menacés de brigands qui n'exiſtoient pas. Ici l'on annonçoit des Piémontois, là des Eſpagnols, là des Autrichiens, par-tout enfin on employoit les alarmes & l'impoſture ; comme ſi, dans le moment où la vérité eſt connue, la liberté avoit beſoin d'autres armes que de la raiſon & de la juſtice.

A Paris on cherchoit à diriger indiſtinctement, contre les bons & les mauvais citoyens, l'effervescence inſéparable de l'état d'inſurrection ; on vous dénonçoit juſqu'à des hommes qui ont combattu pour la liberté dans un tems où ceux qui vous en parlent le plus aujourd'hui atten-

doient, dans le repos de la ſervitude, que d'autres en euſſent fait la conquête.

A Paris des hommes payés arrachoient à la juſtice Bertier & Foulon, dont peut-être on auroit fait des exemples en les jugeant, & dont, en les aſſaſſinant, on n'a fait que des victimes.

A Troyes, à Saint-Denis, par-tout des hommes payés, & je le dis à votre gloire, un petit nombre d'hommes payés ; car ſi parmi vous la liberté a trouvé autant de ſoldats que vous étiez de citoyens, la faction n'a pu trouver qu'un très-petit nombre d'inſtrumens : à Paris, dis-je, à Saint-Denis, à Troyes les ſcélérats ont renouvellé des ſcenes d'horreur, ont voulu lier le peuple à leur cauſe en le rendant complice de leur crime, en l'enivrant de vengeance ; il ſemble que les monſtres aient ſenti que ce n'eſt qu'en l'enivrant que l'on peut égarer ce bon peuple, ce peuple violent quand on l'outrage, mais bon dès qu'il réfléchit, mais pour qui la rage & les excès ſont un état contre nature, tandis que l'amour de l'ordre & de ſon roi ſont ſes ſentimens habituels.

A Paris enfin, le treize juillet, une troupe de factieux a promené dans les rues le buſte d'un prince du ſang & celui de M. Necker ; on les a portés dans la cour du Palais-Royal,

& là, au milieu d'une foule immenſe, un homme a dit, en montrant le buſte de M. le duc d'Orléans, *n'eſt-il pas vrai que vous le voulez pour votre roi ?* Un ſilence morne a été la réponſe du plus grand nombre des aſſiſtans, & comme s'il eût voulu les ramener à lui en abuſant d'un nom cher aux bons citoyens, cet homme a ajouté, en montrant le buſte de M. Necker, *& vous voulez que cet honnête homme ſoit ſon miniſtre ?* Le même ſilence a continué, vous avez ſenti le piége groſſier, & c'eſt pour la premiere fois que vous n'avez pas répondu par des bénédictions au nom chéri de ce miniſtre, à ce nom que vous n'avez pas voulu reconnoître dans la bouche qui le profanoit.

Je ne fais aucune réflexion ſur ce fait ; je n'accuſe pas le prince dont le nom a pu être prononcé ſans ſon aveu, & je paſſe à d'autres époques. — Libres par votre courage, nous pourſuivions paiſiblement à Verſailles le cours de nos travaux, vous pouviez, vous deviez ſans doute attendre de la diſcuſſion qui nous occupoit & la lumiere & la loi.

On eſt parvenu à vous alarmer de nouveau, à armer contre le *veto* ceux même qui n'avoient aucune idée de cette queſtion politique ; & le jour de ſa déciſion, les corridors de l'aſſemblée nationale étoient remplis d'une foule d'hommes

ou ameutés ou soudoyés, & dont les murmures & les propos étoient aussi coupables qu'indécens. — Réfléchissez & voyez si les plus cruels ennemis de la constitution eussent pu trouver un moyen plus sûr d'en discréditer les articles. — Mais rapprochons-nous d'une époque plus importante. — Un parricide condamné venoit d'être arraché de l'échaffaud par des séditieux attroupés à Versailles ; cette violation de toutes les loix avoit été suivie d'une violence atroce exercée contre un innocent : les mêmes hommes qui avoient sauvé le parricide avoient pendu une femme qui s'étoit permis de les blâmer. — A ces mouvemens coupables se joignoient des menées ouvertes dans le faubourg Saint-Antoine & dans le faubourg Saint-Marceau ; car vos ennemis avoient compté, pour l'exécution de leurs desseins, sur cette foule d'ouvriers qui ont mieux aimé être libres & momentanément malheureux que de continuer à vivre occupés, mais asservis. Vous savez à quel point & par combien de manœuvres on a tenté leur misere, & comme on a cherché à rendre les écarts de leur patriotisme funestes à la tranquillité publique. Vous vous rappellez cette horde de folliculaires nés de la liberté comme la putridité naît de la chaleur, qui n'ont cessé de répandre par-tout des alarmes & de calomnier indistinctement tous ceux qui

leur ont été désignés par la faction. Vous pouvez, dans le recueil de leurs œuvres, voir la suite de leur mensonge ; il n'en est pas un seul qui ne vous ait fait beaucoup de mal. Les vils scélérats n'ont connu ni frein ni pudeur ; l'un vous invitoit ouvertement à la violence, à des assassinats, & ne rougissoit point de proclamer son infamie en se donnant à lui-même le titre absurde & atroce de procureur-général de la lanterne, titre qui n'a point empêché que le club des Jacobins ne l'ait admis parmi ses membres ; l'autre sembloit s'être imposé la tâche de calomnier vos vrais amis, & vous a présenté comme des traîtres, & le maire à qui la confiance de l'assemblée nationale a mérité la vôtre, & le citoyen dont le nom rappellera long-tems, dans les deux mondes, l'idée sainte de la liberté.

Ce que je vous retrace, citoyens, vous le savez comme moi. — Témoins de toutes ces manœuvres, si vous n'en connoissez pas tous les auteurs, au moins vous en avez suivi tous les progrès, vous en remarquez la liaison, vous en pouvez soupçonner le but. — Je reviens. — Le mouvement qui avoit eu lieu dans Versailles, sous les yeux de l'assemblée & du roi, mouvement qu'aucune force ne pouvoit contenir, décida la municipalité à demander un régiment. On choisit celui qu'une

conduite patriotique & les témoignages des citoyens qu'il quittoit devoient mettre au-dessus du soupçon, & le régiment de Flandres fut mandé, reçu par la milice nationale : attaché à la constitution par son serment, ce corps a été quelque tems à Versailles, sans que sa conduite pût être accusée. Cependant sa présence seule servoit à Paris aux instigateurs du trouble, à fomenter de nouveaux désordres ; vous en craignîtes vous-mêmes les effets, & des détachemens de votre garde nationale, disposés avec sagesse par le commandant que votre zele secondoit si bien, ont prévenu tout mouvement. Le calme parut rétabli, lorsqu'une circonstance nouvelle, une circonstance peut-être préparée, a fourni de nouvelles armes. La nouvelle du repas des gardes-du-corps fut bientôt sue à Paris ; & cette nouvelle vous alarma, & vous crûtes voir des projets dangereux dans cette scène d'ivresse & de délire, & votre patriotisme s'enflamma, & vous pensâtes que la liberté, que la constitution avoit besoin d'un nouvel effort de votre part. Votre général vit avec plus de calme ce qu'il blâmoit autant que vous, mais sans en concevoir d'alarmes ; il voulut parler le langage de la prudence & de la raison ; vous n'entendiez que le cri de la liberté outragée ; vous partîtes,

Paris entier se transporta vers la demeure de son roi. A votre approche, le roi n'opposa que le calme de la vertu, & il se jetta loyalement dans les bras de son peuple, comme il s'étoit précipité dans le sein de l'assemblée nationale. Il trouva parmi vous tout ce qu'il devoit en attendre ; fiers de ce dépôt sacré, vous ramenâtes dans vos murs le palladium de la liberté françoise, & vous l'environnâtes de vos hommages.

La translation du corps législatif suivit de près celle du roi, & tous les objets de l'espérance & de la sollicitude nationale furent en même-tems confiés à votre patriotisme.

Voilà, citoyens, ce que vous avez fait, ce que vous pouvez avouer dans cette étonnante révolution; mais voici ce que vous n'avez pas fait, ce que vous ne pouviez pas prévoir, ce que vous ne devez pas avouer, & ce que la justice divine punira, si l'on enchaîne celle des hommes.

Le fatal repas des gardes-du-corps étoit à peine fini, que des hommes affidés en répandoient, en exagéroient les détails dans tous les cafés de Paris. — Quelques hommes qui ont bientôt disparu, ont pris des cocardes noires, & les ont montrées avec affectation dans le Palais-Royal ; dans ce Palais-Royal, qui,

depuis long-tems, l'asyle du libertinage & du vice, a été, depuis six mois, le foyer de tous les mouvemens insensés ou criminels.

Une troupe de femmes, précédée de quelques brigands, s'est portée avant vous à Versailles, a violé le sanctuaire de l'assemblée nationale, a souillé la majesté de ses séances & outragé plusieurs de ses membres. — Cette horde de Canibales demandoit hautement des têtes, & je ne sais ce qui m'inspira le plus d'horreur, ou des éloges dont ils flétrissoient quelques-uns de nous, ou des imprécations dont ils honoroient les autres.

Les gardes-du-corps n'avoient exercé aucune violence contre le peuple ; restés en bataille pendant plusieurs heures, ils avoient essuyé, sans murmures, & des insultes, & des pierres, & des coups de fusil, dont plusieurs ont été blessés ; &, pendant ce tems, des hommes placés dans tous les quartiers de Versailles, y répandoient que les gardes-du-corps massacroient les habitans, & préparoient, par cette calomnie, les horreurs commandées pour le lendemain.

Le lendemain, cette même horde s'approche du château, va droit à l'appartement de la reine ; sa marche est sûre, ses guides sont sûrs, son dessein est avéré, les assassins annoncent

hautement le crime qu'ils vont commettre; des gardes les arrêtent, & ces gardes sont égorgés; & sans vous, sans les grenadiers de votre garde nationale, qui protégerent celle du roi, quel crime n'aurions-nous pas à déplorer. — Enfin, votre vigilance le prevint, mais le crime n'en existe pas moins tout entier, il n'en a pas moins été commandé, entrepris, exécuté, autant que la providence la permis. — Les têtes de deux gardes-du-corps vous ont été portées en triomphe, mais tous ceux d'entre vous que des mensonges n'avoient point surpris, n'ont vu qu'avec horreur ces exécrables trophées.

De ces faits constans, j'en rapproche un non moins certain. — Deux hommes, sur lesquels tous nos regards étoient fixés, ont eu, peu de jours après, une conversation dont les détails n'échapperont pas à la postérité. L'un (ce même prince dont on vous montroit le buste en juillet) est allé dans une terre étrangere, avec je ne sais quelle mission. L'autre, (ce général tant calomnié par des folliculaires à gage) est resté parmi vous, invariablement occupé de ses devoirs. —

Vous ne pouvez considérer qu'avec terreur l'abîme que vous avez évité; gardez ce sentiment pour les circonstances qui se préparent, & envisagez l'avenir comme vous voyez le passé.

Nos travaux politiques se continuent; aucun véritable obstacle ne les arrête. Ce que l'assemblée nationale a voulu, ce qu'elle veut, elle l'a fait, elle le fait encore journellement. La chaleur des débats, des plaintes inutiles, des écrits discrédités dès leur naissance, sont les seules armes des mécontens.

Les anciens instrumens du despotisme ont porté chez l'étranger leurs cris & leur découragement.

Le comité des recherches de l'assemblée nationale, ce triste fruit de la défiance, n'a encore déposé dans notre sein que des chimeres ou des délits de police. Enfin, rien n'arrête dans sa marche imposante la révolution que nous voulons tous. — Et voici que de nouveaux intérêts, ou d'anciens intérêts ressuscités, voici que les agens d'une faction recommencent à semer par-tout & la défiance & la haine. Les uns se répandent dans les provinces, y propagent de nouveaux troubles, d'autres se partagent vos districts, vous présentent le fantôme d'une contre-révolution, & attaquent hautement le tribunal chargé, par le corps législatif, de la punition des crimes. Ces attaques sont colportées, publiées, criées dans tous les carrefours, au mépris de vos ordonnances de police; on les vend, on les donne, afin qu'il n'y ait pas

un seul homme qui ne puisse facilement puiser à la source le poison de la calomnie. Non contens d'employer ces vils écrivains qui déshonorent la capitale, les factieux ont fait venir du Brabant le patriarche des libellistes. Rappellez-vous sa vie. Avocat du duc d'Aiguillon, Linguet prostitua ses talens à la défense d'un oppresseur du peuple, & ses impudens mensonges, appuyés de la faveur de la cour, le sauverent de la potence. Avocat de M. de Morangiès, il laissa sur cette infâme affaire le voile qui la couvre encore. On ne sait pas, on ne saura jamais si le gentilhomme qu'il défendoit avoit volé l'usurier qui le sommoit de sa parole, mais on sut que ce gentilhomme plaidoit contre sa signature sans la nier, & que Linguet fut son défenseur. — Auteur de la théorie des loix, Linguet écrivit, érigea en maxime ce que les tyrans osent à peine s'avouer; il fit sans pudeur l'apologie du despotisme & le catéchisme des esclaves : salarié par les puissances, il écrivit contre la liberté des nations, il outragea la liberté des Hollandois pour mériter l'or de Vienne & le diplôme de Baron Allemand. — Voilà l'homme que l'on appelle au secours de la liberté. Mais, dit-on, il a été mis à la Bastille, il a été enfermé par l'empereur : cela est vrai; mais ne confondez

pas

pas les nobles cicatrices que les fers du deſpotiſme impriment à ſes victimes, avec les traces du fouet dont il châtie ſes agens infideles.

Par quel haſard, ſous quel prétexte, de tels hommes ont-ils été admis parmi ceux qui nous parlent de liberté? J'ai vu de bons citoyens ſortir avec une profonde indignation du club qui ſe raſſemble aux Jacobins, & me dire douloureuſement : pourquoi faut-il que des hommes, vraiment généreux, ſoient aſſociés à des Marat, à des Sainte-Huruge, à des Deſmouſins, à des Prud'homme, à des Danton, à un Linguet? Pourquoi faut-il tolérer ces infâmes ſoutiens d'une bonne cauſe? — Et moi, je leur répondois. — Ne vous y trompez pas : ces prétendus ſoutiens, appellés par la faction, ſont la honte & la ruine de la liberté : ſes amis devroient les repouſſer. — Mais, dit-on, ils ſont nombre. — Oui, comme les ſoldats de Darius, qui l'embarraſſerent dans ſa marche, le quittèrent pendant le combat, & l'égorgerent après ſa défaite. — Soyez peu, & ſoyez purs, & je vous réponds du ſuccès. C'eſt avec ces inſtrumens vicieux que les traîtres dont je vous parle, prétendent arriver à leur but; jugez ce but par le chemin qui les y mene. — Vous n'avez point oublié les émeutes ſucceſſivement excitées dans nos ports, les tentatives faites ſur

la loyauté des soldats, les semences de discorde adroitement répandues dans toutes les municipalités ; fixez vos yeux sur deux ou trois circonstances auxquelles il est impossible de se méprendre.

Dans les premiers jours de mai, l'on excite une sédition à Mautauban.

Dans les premiers jours de mai, on en tente une autre à Nîmes.

Dans les premiers jours de mai, on séduit les soldats à Tarascon.

Dans les premiers jours de mai, les forts de Marseille sont enlevés, M. de Beausset est égorgé, la démolition des forts commence & se continue malgré la défense du roi, & un décret de l'Assemblée nationale.

Dans les premiers jours de mai la citadelle de Montpellier est prise par le peuple.

Dans les premiers jours de mai M. de Voisins est assassiné à Valence.

Dans les premiers jours de mai M. de Martinet est prisonnier dans Brest & M. de Glandevès à Toulon.

Dans les premiers jours de mai on fait à deux cents lieues de Paris, à Brignoles, dans une confédération de municipalités, on fait la motion de dénoncer le châtelet de Paris, motion faite en même tems à Marseille, transpor-

tée de Marseille au district des Cordeliers, replacée dans une pétition de Linguet, & appuyée par le meurtre de trois hommes soupçonnés de vol, mais qu'un peuple égaré vient de sacrifier, sans aucune forme de justice, aux soupçons, aux méfiances qu'on lui inspire Et, dans le même tems, il s'élève une question importante dans l'assemblée nationale, & l'on saisit cette circonstance pour ramener dans Paris la cohorte des brigands qui s'étoit éloignés depuis le 6 octobre, cette cohorte dont les assassinats de M. de Sainte-Colombe & de plusieurs autres ont occupé peut-être les loisirs ; on la répand de nouveau dans les carrefours de la capitale, on en environne encore l'assemblée : ses rugissemens & ses transports effrayent les hommes timides, enhardissent les factieux ; on désigne l'arbre auquel doit être attaché l'homme qui a soutenu les vrais principes dans cette discussion. Et déjà, comme aux jours de la féroce grandeur des Romains, on voit & l'on montre d'un coup-d'œil les triomphateurs & les victimes dont le sang doit souiller leur char.

Je vous le demande, citoyens de la capitale, cet enchaînement de faits dont aucun ne peut être nié, dont aucun ne vous est inconnu, ne porte-t-il pas dans vos ames l'horreur de la tyrannie & la haine des hommes qui veulent

devenir vos tyrans ? Cicéron en savoit-il davantage lorsqu'il se reprochoit de n'avoir point encore immolé Catilina & ses complices ? Et croyez-vous qu'ils puissent enfin s'arrêter ? Non sans doute ; ils ne le veulent ni ne le peuvent ; que feroient-ils dans un tems calme ? la paix est le signal de leur perte. Quelle est l'autorité légitime dont ils n'ont pas outragé les dépositaires ? Quels sont les amis ou les bienfaiteurs dont ils n'ont pas puni la bienfaisance ou déshonoré l'amitié ? — Tout répond de la perversité de leur ame & de leur constance dans les projets qui vous effrayent. — Pensez-y, réfléchissez-y, & si cette pensée vous le permet, livrez-vous encore à leur perfide impulsion. — Mais, non sans doute ; le passé me garantit l'avenir ; vous êtes incapables d'obéir à des tyrans démasqués, & je craindrois plutôt l'excès de votre juste colere. Cette juste indignation feroit elle-même un écueil, & je vous engage à l'éviter. — Au nom de la patrie & de vos intérêts les plus chers, réprimez tous les sentimens violens, & marchez à la liberté avec la fermeté, la modération, la pureté & la raison qui seules vous en rendront dignes.

Je vous ai rappellés d'anciens forfaits, je vous ai montré des dangers nouveaux, j'ai soulevé le voile qui vous cache vos vrais ennemis. Il ne

me reſte plus qu'à vous indiquer la conduite qui vous en fera triompher. — Citoyens, la liberté ne naît point de la licence, elle n'exiſte qu'au milieu de la ſoumiſſion à la loi. L'eſclave révolté maudit ſon maître juſqu'à ce qu'il le reprenne & le rattache. — L'homme libre reſpecte le magiſtrat auquel la loi l'a ſoumis. — Suivez conſtamment ces principes & ces principes vous ſauveront. — Vous avez une repréſentation nationale, attendez-en la loi, obéiſſez-lui dès qu'elle l'a portée. Vous avez un roi, aimez ſa perſonne, reſpectez ſon autorité légitime : — formez une opinion publique de la réunion de vos lumieres, mais ne lui portez que des réſultats mûrement réfléchis ſi vous voulez qu'elle devienne véritablement reſpectable. — Ne troublez jamais l'ordre public, dénoncez ſes perturbateurs à la juſtice, attendez d'elle leur punition. — Ne partagez aucun des mouvemens que la faction cherche à faire naître, réprimez même cette curioſité oiſive qui vous porte par-tout où quelques hommes ſont attroupés ; inſtrument sûr & bannal que vous fourniſſez aux factieux; moyen ſur lequel ils comptent avec certitude & par lequel, en payant trente brigands, ils ont plus d'une fois réuni huit ou dix mille hommes. — N'enviſagez qu'avec terreur le reméde de l'inſurrection ; reméde qui

tue les empires plus souvent qu'il ne les sauve; qui a pu une fois briser les fers d'une nation généreuse, mais qui renouvellé partiellement, devenu son état habituel, la voueroit bientôt à une destruction totale, & rendroit ses débris sanglans l'exécration & le mépris de tous les peuples de la terre. —

Si quelque apparence de succès est encore le fruit des cabales, si l'on parvient à ramener le moment terrible où l'homme de la loi prononce à des hommes égarés & criminels les paroles de la loi, *que les bons citoyens se retirent*, alors dites-vous à vous-mêmes ces paroles, ou plutôt hâtez-vous, prévenez le moment, n'attendez pas que le drapeau rouge se déploie, & dites-vous dès-à présent à vous-mêmes : qu'y a-t-il de commun entre nous & les ennemis de l'ordre & les rébelles à la loi ? séparez-vous à l'instant des factieux, rentrez dans le sein de vos familles ; que les factieux & leurs vrais agens restent seuls contre la force publique, alors nous les compterons, & vous verrez qu'en les abandonnant à eux-mêmes, vous aurez assuré leur défaite. —

Voilà, citoyens, la seule conduite qui peut assurer votre repos. — Le joug est brisé. — Soyez tranquilles ; des milliers d'entre vous sont armés, & votre chef est inséparable de la

révolution. Le roi eſt éclairé ſur ſes intérêts véritables. — Vos repréſentans travaillent, & du ſein de nos débats orageux ſort ſouvent la vérité. — Vos ennemis ne ſont forts que de votre imprudence, de vos inquiétudes & de vos paſſions.—Abandonnez-les, iſolez-les, reprenez des idées douces, des occupations paiſibles, ayez des vertus ſociales ; c'eſt auprès de vos femmes & de vos enfans, ces premiers objets de l'affection des hommes libres, que vous trouverez & des plaiſirs vrais & des préſervatifs sûrs contre les ſuggeſtions des factieux, contre les excès auxquels ils vous portent, & contre les maux dont ils vous menacent de vous rendre les inſtrumens & les victimes.

Et ne croyez pas qu'en ſuivant les conſeils que je vous donne, vous expoſerez la liberté naiſſante. Citoyens, les dangers ne ſont pas où l'on vous les montre ; les moyens de les éviter ne ſont pas ceux qu'on vous indique. Que ſignifient maintenant ces anciens mots de deſpotiſme & de pouvoir arbitraire, & ces cris généreux que vos prétendus amis nous font entendre avec tant de force depuis la deſtruction des anciennes puiſſances? Je ne ſais, mais en conſidérant la France, en interrogeant toutes les facultés de mon ame, je ne vois, je ne ſens par-tout qu'une incompatibilité abſolue avec

la ſervitude ; je ne conçois plus la France aſ-ſervie, je ne me conçois pas eſclave, je ne conçois rien de ce dont on veut m'effrayer. Mais ſi la tyrannie ne peut plus naître d'un côté, j'apperçois les tentatives perfides que l'ambition de quelques démagogues peut encore faire pour appuyer ſur l'anarchie une puiſſance d'un autre genre. Je ſens avec une véritable terreur qu'un peuple généreux peut être facilement égaré par ceux qui ſe diſent ſes amis. — Tout ce qui peut ajouter à cette dangereuſe illuſion m'épouvante. — Vous le dirai-je enfin, cette confédération générale, cette auguſte réunion de tous les citoyens décrétée pour le 15 de juillet, & me rappellant toutes les idées de liberté, de bonheur, de patriotiſme, me préſente cependant un objet d'inquiétude ſur lequel j'ai beſoin que votre vertu, que votre ſageſſe me raſſure : il me ſemble qu'il eût été plus à propos, plus ſage que cette auguſte cérémonie fût remiſe au moment où la conſtitution ſeroit achevée. Je ſais combien il importe que nos travaux ſoient ſuivis par l'attention & par l'opinion publique, mais je ſais combien quelques-uns de nous ſe permettent de l'égarer ou de l'exagérer. Je vois le corps légiſlatif délibérant ſur le ſort de l'armée, au milieu même de l'armée ; ſi nos généreux concitoyens ſe pénétrent

rent du respect que l'homme libre doit à la loi, cet imposant cortége la rendra plus majestueuse encore : mais si l'esprit de tumulte ou de passion vient animer nos auditeurs ; si des orateurs imprudens osent appeller l'improbation du public sur les opinions qu'ils combattent ; si des orateurs coupables osent se livrer, en présence de l'armée, à des élans licentieux, à cette éloquence facile & trompeuse à laquelle répondent si souvent les acclamations des tribunes, j'avoue que je ne vois de ressource que dans notre courage & dans votre vertu qui saura l'apprécier. Si toutes les erreurs vous sont présentées, toutes les vérités vous seront dites. Il se trouvera des hommes qui parleront pour le maintien de l'ordre, pour l'affermissement de la discipline, pour la consolidation de toutes les bases de la liberté, alors nous verrons si vous méritez d'être libres. — Mais pourquoi former encore un doute sur la liberté, le tems en a fixé l'époque, il n'appartient plus aux hommes de la reculer; il suffit de lire l'histoire avec quelque attention pour s'en convaincre. Les annales de plusieurs siecles ont été conservées & soumises à la méditation du siecle présent. Nous avons pu parcourir par la pensée le grand cercle des folies humaines, voir que les disputes théologiques & les dissentions ci-

viles, les guerres des rois & l'ambition des grands nous ramenoient toujours au même point, tourmentoient une génération sans aucun fruit pour la suivante : nous avons de plus le sublime héritage des philosophes de tous les siecles, de ces hommes qui, ayant vécu à côté des passions de leur contemporains, ont écrit de grandes vérités pendant que l'on suivoit de grandes erreurs. Il ne nous restoit plus qu'un pas à faire, il s'agissoit de voir & d'oser croire que ces vérités spéculatives pouvoient devenir pratiques, & que si l'on avoit pendant tant d'années gouverné les peuples avec la violence, l'erreur & le hasard, il étoit cependant possible de faire entrer la raison & la vérité comme élément d'une constitution nouvelle. — Cette grande idée étoit enfin mûre ; la philosophie peut-être exagérée, peut-être irréfléchie de ce siecle, nous avoit du moins guéri de l'ancien respect pour toutes les opinions reçues. Qu'y avoit-il donc à faire dans un tel état de choses ? Saisir, diriger & modérer le mouvement impétueux, irrésistible de ce siècle ; parler constamment le langage de la raison, & de l'intérêt général. Voilà ce que quelques-uns d'entre nous se proposoient en arrivant à l'assemblée ; avec quelle douce satisfaction, avec quel enivrement de joie nous contemplions alors les

hautes deſtinées de cet empire ! quel reſpect nous avions pour nous-mêmes & pour nos fonctions auguſtes, & pour le roi qui nous demandoit la vérité avec loyauté & franchiſe, & pour le peuple que nous voyons digne de l'entendre ! — Mais auſſi quel reſſerrement n'avons-nous pas éprouvé, lorſque nous avons vu quelques hommes ourdir des intrigues, & des menées, mêler leurs miſérables paſſions à nos hautes eſpérances, leurs mouvemens *populaces* aux conceptions des légiſlateurs, chercher des complices dans un peuple où nous ne voulions que des diſciples : enfin, reculer de pluſieurs ſiecles, & recommencer la ligue & la fronde. — Mais leurs efforts ſeront vains, leurs prétentions démaſquées, leurs mépriſables talens appréciés. Le ſiecle ne ſuivra point cette marche rétrograde vers les ténebres, le peuple François n'aura point conquis ſa liberté pour la livrer à des intrigans. — Citoyens, je vous le dis en vérité, ſi ces petites gens avoient bien vu, ſi votre confiance les récompenſoit, il ne faudroit plus rien attendre de cette magnifique révolution ; il faudroit voiler ſa tête & déſeſpérer des hommes.